

A Genève, Fabrice Contri a repris la direction des Ateliers d'ethnomusicologie il y a tout juste une année. Il nous présente son métier, en particulier de son rôle social et politique.

Une tradition se réactualise de génération en génération

Gianluigi Bocelli — Leur rendez-vous automnal avec le festival les Nuits du Monde approche : cette année, il s'intitule « L'aventure des voix », du 8 au 17 novembre, une exploration des usages singuliers de la voix humaine de l'Afrique à l'Iran, de la musique classique indienne au baroque français, en passant par le jazz.

Les Ateliers d'ethnomusicologie (ADEM), nichés derrière la gare Cornavin à Genève, offrent une panoplie d'activités : les Nuits du Monde, mais aussi leur « festival d'hiver », généralement dédié aux aires culturelles (cette année les musiques du nord de l'Europe : Finlande, Norvège et Suède), comme des concerts ponctuels en collaboration avec d'autres institutions genevoises jalonnent leur riche programmation. Leur revue *Les cahiers d'ethnomusicologie* a une renommée internationale, et leurs locaux accueillent une grande liste de cours et d'ateliers de musique et de danse, au cœur d'une logique de transmission qui caractérise cette atypique école de musique genevoise. La « Croisée des cultures » (semaine de stages pratiques autour des musiques du monde, chaque début juillet) apparaît aussi comme l'un de leurs moments clés.

Les ADEM ont été fondés en 1983 par le spécialiste de l'Inde du Sud Laurent Aubert, qui en a gardé la direction jusqu'à l'été 2018, quand elle est passée dans les mains de Fabrice Contri. Ce dernier est lui aussi un spécialiste de la musique classique sud-indienne, mais ses talents d'ethnomusicologue se combinent avec une passion pour la musique baroque et une formation en clavecin et orgue. À côté de ce poste à la tête des ADEM, il aime partager son savoir : il enseigne l'ethnomusicologie au Conservatoire de Lyon depuis 2001 et il est chargé de cours à la HEM. Nous l'avons interviewé à l'occasion de la fin de sa première année de mandat.

Fabrice Contri, comment voyez-vous votre métier ?

J'ai toujours tenu au décloisonnement entre les musiques : il existe bien

souvent des ponts entre elles qui permettent de croiser les styles. Pour tisser ces liens, il ne faut pas être exclusif. On ne peut ni mépriser ni délaisser telle ou telle esthétique par simple goût personnel, il faut toujours chercher – me semble-t-il – à en comprendre le contexte spécifique et la finalité. Un tel « effort » ouvre généralement des horizons que l'on ne soupçonnait pas au départ. Il faut prendre garde cependant : la rencontre et le dialogue sont dans l'air du temps, mais ils riment fréquemment avec un métissage fait à la va-vite. Je pense que ce bric-à-brac est moins intéressant qu'une vraie croisée des cultures et des talents, entendue comme un partage d'expériences et de connaissances. Un programmeur artistique, sans être élitiste, ne doit pas confondre la pédagogie et la démagogie. Il s'agit d'aller vers son public et de le faire venir vers soi, mais pour que l'échange fonctionne, il importe qu'il y ait une forme de sincérité. Pour moi, cela signifie guider le public vers des cultures multiples, auxquelles il n'est parfois pas habitué, sans que ni les artistes ni celles et ceux qui les programment ne sacrifient leurs propres convictions.

Qu'est-ce que vous entendez par tradition ?

Par tradition, je ne parle pas de « folklore pur », qui s'avère une croyance et non une réalité. Il n'y a pas d'isolats en matière de culture. Une tradition se réactualise de génération en génération ; une reproduction toujours identique en est la mort. L'inventivité et la créativité demeurent essentielles en ce domaine aussi, et elles sont le plus souvent le fait des jeunes (nous invitons beaucoup de jeunes musiciens et musiciennes en ce moment). Ils apportent leur personnalité à un héritage. Finalement, la tradition est une sorte d'entre-deux, cela probablement depuis toujours : le dialogue entre le contemporain et l'héritage. Les nouvelles générations se positionnent vis-à-vis du répertoire : elles en fournissent toujours une interprétation – et pas une exécution !



L'ethnomusicologie d'aujourd'hui consiste à mettre en valeur les richesses de la multiculturalité.

Photo: Alexis Toubhant

– en jouant ce qu'elles perçoivent. La tradition passe et se passe à travers elles, et grâce à elles.

L'ère de la globalisation galopante nous amène souvent à ne plus savoir qui nous sommes. Il me paraît essentiel, et même urgent, de cultiver certaines différences, celles qui font le sel du monde que nous partageons. Montrer cela, comme nous tentons de le faire aux ADEM, relève d'une démarche politique : il nous importe que les gens se rencontrent et s'interrogent sur l'altérité. C'est d'autant plus essentiel aujourd'hui avec la question de la migration. Nous travaillons notamment autour des musiques en exil (la plupart de nos professeurs sont des migrants, souvent volontaires) : comment la musique peut-elle rendre la vie plus facile à un migrant dans le pays qui l'accueille ? En quoi est-elle un instrument privilégié pour lui permettre d'échanger avec la société qu'il découvre, sans se perdre lui-même ? Qu'est-ce que cela engendre pour une « institution » comme la nôtre dans cette démarche particulière vers l'autre ? Sans doute faut-il cultiver les « personnalités » culturelles sans tomber dans le piège de l'identité, qui est un concept beaucoup plus dangereux.

Comment présentez-vous cela au public ?

La programmation des ADEM se fait souvent dans la prise de risque, car on choisit de ne pas verser dans la world music habituelle : on favorise

des musiques plus rares et singulières – toujours en acoustique. Ce que l'on choisit doit aussi être adapté à notre public d'ici et à la scène : cela est très important, et souvent il faut aider les musiciens – sans faire de l'ingérence culturelle – à se pencher sur la question. Si l'on veut vivre d'une tradition en tant qu'« artiste », la scène et le partage avec le public s'avèrent essentiels. Les ADEM construisent dans ce sens des passerelles entre les musiciens et le public genevois. On veut présenter telle ou telle musique : que peut-on faire, et de quelle façon, pour que sa saveur initiale – une partie du moins – puisse être goûtée ? Pour cela, nous organisons notamment des moments de rencontre avec des musicologues ou les musiciens eux-mêmes qui parlent au public d'une façon vivante de leur expérience, nous projetons des films, organisons des ateliers pratiques. Nous sensibilisons aussi les enfants car ils sont la base de notre public de demain ! L'ethnomusicologie d'aujourd'hui consiste aussi à envisager comment entretenir les diverses musiques du monde, comment mettre en valeur leurs richesses propres dans la multiculturalité triomphante (du moins sous nos latitudes) : elle n'est pas seulement la rédaction d'articles sur des traditions isolées, de l'autre bout du monde. Nous avons tous « notre musique » : celle-ci touche à des questionnements existentiels, elle a une forte inscription sociale et ne peut pas être réduite au seul champ des loisirs.